

Vous souvenez-vous combien, il y a quelques années seulement, nos campagnes bruissaient de chants d'oiseaux... et sentez-vous combien elles paraissent tristes et silencieuses aujourd'hui ? Lorsqu'on s'y promène, il se passe parfois plusieurs minutes avant qu'on n'entende un moineau gazouiller ou une alouette grisoller, une grive babiller, un geai coqueter, une fauvette zinzinuler.

Si nous n'y prenons garde, les oiseaux disparaîtront, comme ils ont déjà failli disparaître aux premiers temps de notre histoire, alors que l'homme commençait à peine à fabriquer des outils, à construire des huttes, à labourer la terre.

En ces temps dont les livres d'histoire ne parlent plus guère, dans un village dont j'ai oublié le nom, peut-être n'en donnait même pas alors... vivait une femme appelée Moïra. On la pensait quelque peu sorcière : elle savait utiliser les herbes et les plantes pour soigner les plaies et les maladies. Sa réputation était si grande qu'on venait de loin, parfois de plusieurs jours de marche, pour lui demander aide et conseil. On s'adressait à elle avec inquiétude et respect. Pourtant, les honneurs ne l'intéressaient guère : elle désirait seulement passer ses journées à sillonner les forêts à la recherche de ses remèdes, puis s'asseoir devant sa cabane de bois et de chaume à l'orée du village et écouter le chant des bouvreuils, des pinsons, des geais, des mésanges. Cela suffisait à son bonheur.

Un jour, elle allait s'asseoir sur son tabouret pour entendre piailler, roucouler, jaboter, gazouiller ses amis à plumes, quand un vacarme la fit sursauter... et s'envoler les oiseaux. Deux villageois se disputaient : l'un avait donné à l'autre un sac de fruits secs pour qu'il l'aide à poser un toit sur sa hutte. Mais une fois la tâche accomplie, l'autre réclamait une plus grande récompense ; il avait trouvé l'ouvrage difficile.

« Combien de fruits abîmés dans ton sac troué ?

Et pourquoi avoir choisi un bois plein de nœuds ?

Dur comme la pierre, mal taillé ?

Je ne sens plus mes bras, j'ai le dos brisé. »

« Mon ami, je ne te savais pas si paresseux,

Si fragile, si douillet, si chatouilleux,

C'est une poule que j'aurais dû appeler. »

De reproches en moqueries, de menaces en insultes, la discussion avait dégénéré. Les deux imbéciles se battaient en hurlant aux abords de la demeure de Moïra. La pauvre femme avait l'impression que ses oreilles saignaient. Elle se leva et leur ordonna de cesser leurs empoignades et leurs chamailleries. Malgré toute son autorité, il lui fallut plusieurs minutes pour mettre fin à la querelle.

Le silence revenu, elle vécut plusieurs jours paisibles et oublia les clameurs et les cris. Pourtant, une semaine plus tard, Moïra faillit tomber de son lit : à nouveau, jurons, menaces, malédictions résonnaient dans tout le village.

« Ces deux scolopendres sont revenus me déranger !

Cette fois, c'est de ma canne dont ils vont tâter...

Si je me lève, en fougères, je vous transformerais

Et à ma mule, à croquer, je vous donnerais.»

À demi-vêtue, elle courut à l'extérieur. Elle trouva une poignée de paysans en train de se disputer leurs outils, des sortes de pioches et des pelles. A cette époque, leur fabrication demandait tant d'efforts qu'on devait les partager.

«Combien de temps ce chahut va durer?

Sur deux bouts de bois et une pierre,

Vous ne pouvez-vous accorder?

Donnez cela, laissez-moi faire.»

Elle tenta de s'emparer d'un des outils. Aussitôt, elle reçut une volée de coups ! L'ensemble des villageois semblait soudain d'accord pour chasser l'importune :

«Ne te mêle plus de nos affaires,

Nous ne voulons pas qu'une sorcière,

Une fille de la tempête et de la pluie,

Compagne des fièvres et de la nuit,

Dicte nos actions, régente nos vies.»

Les bâtons firent moins souffrir Moïra que les injures et les malédictions. Pourtant, ce ne fut pas cet accident qui causa son départ. Elle quitta sa demeure lorsque ses voisins lui lancèrent des pierres. Elle avait voulu panser la plaie d'un gamin qui venait de tomber d'un arbre.

«N'approche plus nos enfants

Laisse couler leur sang,

Laisse leur bras enfler,

Leur corps frissonner!

Nous ne savons quel sort,

Dérobé à la mort,

Sur eux, tu oses lancer!

Nous ne savons quel maléfice

Fait de fange, d'immondices

Sur ces anges, tu oses tisser!»

La pauvre femme réfléchit quelques instants. Ses voisins ne désiraient plus son aide. Pire, en raison du chaos et des chamailleries incessants, elle ne pouvait plus écouter ses chers oiseaux. Elle prit donc sa canne, jeta quelques affaires dans un sac et s'en alla sur le chemin.

«Où pars-tu ainsi, mon amie?

Pourquoi ne nous avoir rien dit.»

Un minuscule colibri voletait devant son nez.

«Désolée de ne vous avoir prévenus,

Je ne pouvais rester un instant de plus

En un endroit où les gens se haïssent,

Hurlent, braillent, mugissent, glapissent...»

« Et où vas-tu ? Tu ne m'as pas répondu ! » Répéta le colibri.

« À la recherche de la tranquillité. »

« Difficile à trouver » Gloussa le minuscule oiseau.

« J'y consacrerai le temps qu'il faudra. » S'emporta Moïra.

« Comme tu voudras, comme tu voudras.

Les oiseaux ne te quitteront pas.

Ces disputes, ce vacarme, ces combats

Nous les fuirons avec toi. »

Et Moïra, ravie, soulagée, partit sur les chemins accompagnée d'une nuée de corneilles, de perdrix, de rossignols, d'hirondelles.

Au soir tombé, après plusieurs heures de marche, elle s'assit au bord d'un lac, entourée de ses amis. Après un repas fait d'herbes et de fruits ramassés aux environs, tous s'endormirent, pensant avoir peut-être trouvé un lieu où tous pourraient vivre dans la paix et la tranquillité.

« Ne touche pas ce filet,

Je te jure que je l'ai posé ! »

« Gros malin, comment aurais-tu fait ?

Puisque depuis des lunes, tu dors, tu bois,

Sans jamais sortir de chez toi ? »

Les cris firent sursauter Moïra et s'envoler ses compagnons. Deux pêcheurs se battaient à quelques pas du lit de feuilles qu'elle s'était façonné. Elle n'ouvrit pas la bouche, ne demanda rien aux deux hommes, mais se leva et repartit au plus vite, droit devant elle.

Quand les oiseaux de la vallée voisine la virent arriver entourée de ses compagnons, ils l'arrêtèrent : « Que faites-vous sur ce chemin ? »

« Nous cherchons à nous éloigner des humains

De leurs querelles, de leurs hurlements. »

« Eh bien, avec vous, nous fuirons ces malfaisants.

Ils volent notre chair, nos plumes, nos œufs.

Et parfois nous chassent, sans raison, juste par jeu. »

Chaque jour, la petite troupe grandissait, grandissait. De nouveaux oiseaux venaient la rejoindre, des aigles impériaux, des hérons, des autruches. Pourtant, Moïra semblait de plus en plus abattue. Souvent, elle s'asseyait sur le bord du chemin et regardait devant elle, sans prononcer un mot.

« Pourquoi parais-tu si fatiguée ? » lui demanda le colibri.

« Je ne sais où aller,

Où chercher,

Où trouver un abri,

Partout, j'entends des cris,

Partout, je vois les hommes se quereller. »

Après un long silence, un canard osa élever la voix

« Demandons aux plus anciens des oiseaux. »

« À ceux qui volent le plus haut. »

« Inutile »... Un étrange volatile s'approcha. Il se déhanchait et se dandinait drôlement. Il dressait avec fierté son long cou décharné et agitait une petite touffe de plumes sur la tête. Moïra retint un rire.

« Moi, je connais un endroit tranquille. » Lança le vautour d'une voix rauque.

« Cela n'existe pas, j'en ai peur. » Se lamenta Moïra.

« J'aperçois parfois cette île,

Lorsque je plane dans les hauteurs

Pour guetter mes proies

Alors qu'en bas, je marche de guingois,

D'en haut, des cieux, je suis le roi...

Et avec mes yeux perçants, je vois...

À quelques lieux d'ici, après l'aride désert,

Une verte plaine mène jusqu'à la mer,

Là se cache un large rocher,

Où jamais l'homme n'a mis le pied. »

« Allons-y ! Allons-y ! » Piaillèrent tous les oiseaux en chœur.

« D'accord. Allons-y. » concéda Moïra.

Entourée de ses amis, elle chemina jusqu'au désert. Elle hésita à s'aventurer dans la fournaise. Mais sans cesse, un aigle et deux rapaces voletaient au-dessus d'elle pour la protéger de leur ombre. Lorsqu'au bout d'une semaine de marche, elle parvint devant l'océan, elle crut que son cœur allait cesser de battre. Les vagues roulaient et tourbillonnaient avec fureur devant elle.

« Ne crains rien, grimpe sur notre dos. Ne t'inquiète pas. Viens sur notre dos. » Cacarda une troupe d'oies sauvages derrière elle.

« Nous allons te mener à cet ilot. »

Et les oies se regroupèrent, invitant la jeune femme à s'allonger sur elles.

En quelques battements d'ailes plus tard, elles la portèrent vers une première crête de brume. « Quelle merveille ! La mer s'étend jusqu'à l'horizon. » S'extasiait Moïra qui n'avait jamais vu autant d'eau. Les oies voletaient doucement.

« Admire ces merveilleux nuages, oblongs, ronds.

Où nous pouvons glisser, jouer, faire des plongeurs »

« Cessez, cessez. J'ai le vertige. Avançons. »

Moïra riait, ballotée en tous sens, attrapant le vent de ses mains, laissant la houle mouiller ses cheveux. Soudain, les oies survolèrent un large rocher, couvert de forêts, et d'une superbe vallée regorgeant de plantes et d'arbres fruitiers.

« Nous vivons bien ici. Le vautour avait raison ! »

Alors que Moïra et ses compagnons s'installaient sur leur île, le temps s'écoulait. Les hommes oublièrent bien vite les oiseaux et leurs chants. Seuls,

quelques anciens regrettaient les mésanges, les pélicans ou les poules: « pardi, nous ne les respectons pas, nous les chassions, nous les mangions même! »

Des animaux qui vivent dans les airs comme des insectes, qui piaillent, roucoulent, hululent, voilà qui devait créer un beau désordre ! Personne ne partageait la nostalgie de ces vieillards à part Tamon, un adolescent, que ces étranges créatures fascinaient. Il ne parlait, ne rêvait que d'oiseaux : « combien de couleurs pouvaient-ils porter ? Et leurs ailes étendues, ils les agitaient ? Ainsi certains pouvaient voler ? Ils pondaient des œufs et les couvaient ? »

Un matin, il alla parler à sa mère : « J'aimerais tant en voir un... un seul. »

« Un quoi, mon fils ? Ah oui, de tes loisiaux ? Y en a-t-il autour de chez nous ? »

« Je ne crois pas. »

« Eh bien alors. Comment veux-tu en trouver ? » Conclut-elle avec sagesse.

Le pauvre Tamon se morfondait, se désespérait et revenait chaque semaine à l'assaut. Il suppliait sa mère de le laisser partir à la recherche d'un passereau ou d'un loriot. A chaque fois, la pauvre femme le raisonnait et lui faisait abandonner son projet. Il ne s'agissait que d'histoires, comme celles que l'on conte aux enfants. Pourtant, chaque jour, Tamon insistait. Il mettait tant de passion dans ses demandes que la pauvre femme céda. Peut-être comprendrait-il enfin son erreur !

« Tu marcheras jusqu'à la tombée de la nuit,

Et peut-être le lendemain jusqu'à la tombée d'une autre nuit.

Alors tu abandonneras ta quête insensée.

Mais ne prends pas froid et veille à ne pas te blesser. »

Tamon, enthousiaste, s'en alla sur les routes, se jurant de fouiller jusqu'au plus minuscule sous-bois. Il interrogeait tous ceux qu'il croisait, néanmoins personne ne pouvait lui donner le moindre renseignement sur ces « oiseaux » depuis longtemps disparus ; personne ne pouvait le conduire sur leur piste. Il passa une année sur les chemins, mais ne voyait rien : pas l'ombre d'un volatile, pas la trace d'une plume. Il chercha une deuxième année, puis une troisième... Toujours rien. Il doutait de jamais trouver ce qu'il cherchait et s'était résigné à rentrer chez lui.

Allongé sur le sol, il décida de contempler le ciel sans y chercher la présence des fantômes qu'il poursuivait depuis trop longtemps. A demi endormi, il laissait son regard se perdre tout en haut du ciel, quand il aperçut une ombre juste en dessous des nuages. Peut-être le soleil l'avait-il ébloui ? Non... ce qu'il distinguait là-bas progressait vers lui.

Tamon bondit sur ses jambes. Au loin, tournoyait le vautour sans doute à la recherche du meilleur chemin pour Moïra et ses amis. Le jeune homme courut vers l'apparition et ne la quitta plus du regard. Un oiseau ! Cette fois, il ne pouvait en douter. Il allait pouvoir l'approcher ; il se mit à courir dans la direction que le volatile avait suivie.

Durant plusieurs jours, il se blessa sur les rochers des sentiers, il se brûla le visage et le corps sous un soleil accablant. Après quelques jours de marche, il fut capturé par des peuplades qui vivaient dans le désert, apprit leurs règles et leurs coutumes et fut libéré en ami. Il faillit chuter dans des ravins, mourir de soif et de faim, mais il continua de chercher l'ombre qu'il avait aperçue dans le ciel.

Au bout d'un an, il parvint au bord de l'océan. Il n'avait pas encore retrouvé l'oiseau, alors, Tamon le sentait, il ne pouvait se trouver que de l'autre côté des eaux. Il ôta sa chemise et commença à fabriquer un radeau.

Il ne s'attendait pas à une traversée aussi longue, aussi difficile : cent fois, son embarcation fut sur le point de sombrer, cent fois, il se crût perdu, emporté par les flots déchainés, par la tempête. Un matin, une pieuvre lança ses tentacules vers lui et il ne dut son salut qu'à un combat acharné, à l'aide de ses rames et de son malheureux couteau. Son courage parvint à épuiser l'animal.

Enfin, au bout d'une bonne semaine, affamé, assoiffé, il arriva vers l'île où Moïra s'était installée. Et le jeune homme se réjouissait en devinant des mouvements près du rivage. Il devait s'en approcher au plus vite, mais une paroi de terre et de pierre l'empêchait d'aborder.

« Comment grimper ces parois ? » Jamais Tamon ne s'était trouvé devant une falaise aussi haute et aussi raide. « Eh bien, je creuserais chaque rocher, pour y placer mes mains, mes pieds. »

Il portait un solide couteau que son grand-père lui avait donné.

Il se mit au travail et avança, pas à pas. Trois jours d'efforts plus tard, il n'avait pas gravi la moitié de la falaise lorsqu'une tempête se déclarait. Il dut se blottir contre la paroi et y rester accroché en tremblant durant deux jours et deux nuits. Il ne sentait plus ses bras ni ses jambes et soudain les forces l'abandonnèrent, et il bascula dans le vide.

Lorsque Tamon se réveilla, il frissonnait, grelottait de fièvre, ne possédait plus que la peau sur les os mais se trouvait sur la terre ferme. Comment était-il arrivé là ? Une petite mare s'étendait à quelques pas. Il s'y désaltéra puis se recroquevilla dans un buisson pour sommeiller quelques instants.

« Quel intrus ose venir ici déranger mon repos ? »

Tout l'espace vibre de tes plaintes et de tes sanglots. » Une voix sourde retentit aux oreilles du jeune garçon. Il leva les yeux et aperçut une femme étrange, vêtue d'une matière qu'il n'avait jamais vue, multicolore, frémissante. Elle semblait entourée, enveloppée de centaines d'êtres en suspension dans l'air.

« Redescends ou je te jette dans le vide. »

Tamon ne bougeait plus, ne respirait même plus, seules quelques larmes coulaient de ses yeux : le manteau était fait de plumes jaunes, rouges, bleues, vertes, dont lui avaient parlé les anciens. Et les êtres qui tournaient ou plutôt volaient autour d'elle étaient ces oiseaux qu'il cherchait depuis si longtemps.

La femme hurlait, menaçait, lui expliquait que c'était malgré elle qu'un rapace l'avait rattrapé alors qu'il chutait dans le vide.

Tamon écoutait puis il se leva et chuchota : «les vieux m'ont dit pourquoi tu étais partie.

Tu détestais les disputes, les cris,

Tu méprisais nos chamailleries.

Et tu me menaces de m'ôter la vie ? »

Il n'avait pas fini de parler que des dizaines de volatiles s'éloignaient de Moïra... pour se poser doucement sur les épaules de Tamon. Ils approuvaient son discours. Le jeune garçon en riait de plaisir, les observait, les caressait. Le vautour boita jusqu'à Moïra : «Et c'est moi qui l'ai porté ici.

Il allait tomber dans la nuit. »

Les autres oiseaux se mirent à piailler, jacasser pour réclamer la clémence de Moira.

«Vous avez raison, mes amis.» Concéda-t-elle.

«Puisqu'un enfant vous a si longtemps cherchés

Il semble temps pour nous de rentrer.»

Le lendemain même, les oiseaux firent descendre leurs amis de la montagne, les portèrent au-dessus de l'océan et les protégèrent du soleil dans le désert. Et alors que Tamon et Moïra retournaient vers leur village, ils se répandirent dans toutes les directions.

Certains jurent qu'émerveillés par tant de beauté, les hommes cessèrent de se quereller et de se battre durant quelques années. J'en doute. Peut-être certains comprirent-ils qu'ils avaient failli ne plus jamais revoir ou entendre ces magnifiques animaux et tentèrent-ils de changer.

Pourquoi vous ai-je conté cette vieille histoire? Peut-être parce qu'une fois déjà, nous avons frolé la catastrophe, et avons presque perdu nos oiseaux. Et nous sommes en train de recommencer. Hier, Tamon nous a permis de les retrouver, mais demain? Nous n'y parviendrons peut-être pas. Nous leur volons leurs forêts, leurs nourritures, nous répandons mille poisons dans le sol et dans l'air. Nous dévastons les terres, nous les écorchons, nous coupons les arbres. Nous devons réfléchir à ce que nous infligeons à notre petite planète, à sa délicate atmosphère, cette minuscule couche de terre, d'eau, d'oxygène. Et changer, vite changer, pour toujours entendre des chants d'oiseaux, si beaux et si précieux

.